

FAUX POIVRE

MONIKA SZNAJDERMAN

FAUX POIVRE

Histoire d'une famille polonaise

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Falszerze pieprzu*
Première publication chez Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 2016

Copyright © by Monika Sznajderman, 2016
Pour la préface, copyright © by Martin Pollack, 2016

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-673-3

À Papa – en lieu et place d'une conversation
À mes enfants, dès maintenant
À mes petits-enfants, lorsqu'ils seront grands

Préface

C'est la parole qui est d'or

Histoire d'une famille. Tel est le sous-titre, simple et anodin en apparence, du livre que Monika Sznajderman a consacré à sa famille. Ce sont en vérité deux familles, l'une juive, l'autre polonaise, celle de son père et celle de sa mère. Et cette histoire n'a rien d'anodin.

Deux récits se déroulent longuement de front, sans se toucher ni se recouper. Rien ne les rattache a priori, si ce n'est que les individus dont il est question vivent sous le même ciel et respirent le même air. Monika Sznajderman décrit deux univers clos et distincts, qui ne savent pas grand-chose l'un de l'autre et n'ont aucune envie de se fréquenter.

Il y a tout d'abord la ville juive de Radom, patrie des Grunberg, des Blat, des Flamenbaum, des Sznajderman et des Huberman, dont le sang coule dans les veines de Monika, « des gens ordinaires, sans histoire », comme les dépeint l'auteure, puis il y a la ville juive de Varsovie, où son grand-père s'installe pour faire ses études de médecine. La décision du jeune Izaak Sznajderman, qu'on appelait chez lui Icek, en yiddish, de quitter Radom pour étudier la médecine à Varsovie marque une rupture tout à la fois avec sa famille et avec son milieu juif traditionnel. À Varsovie, le docteur en médecine Sznajderman se fera désormais appeler Ignacy. De l'autre côté, il y a la branche polonaise (maternelle) de la famille,

des membres de la *szlachta*¹, propriétaires fonciers, entrepreneurs, grands bourgeois, avec tout ce qui définit cet univers dans la première moitié du XX^e siècle : la vie sur les grands domaines et dans les milieux huppés de Varsovie, un patriotisme polonais d'une ardeur frôlant parfois l'exaltation, lié à un antisémitisme agressif.

L'histoire d'une famille, donc, qui est en même temps une histoire du XX^e siècle, de cet « âge des extrêmes » comme l'a appelé l'historien britannique Eric Hobsbawm, assombri par les deux grands totalitarismes qui ont failli précipiter le continent dans l'abîme. Le stalinisme comme le national-socialisme ont laissé en Pologne des traces sanglantes, mais le second a sévi ici plus féroce que presque partout ailleurs. Les Juifs sont ceux qui en ont le plus pâti et la plupart des membres de la famille juive de l'auteure ont été victimes de la Shoah ; son père a été l'un des rares à en réchapper. En revanche, ses parents polonais ont tous survécu. La séparation entre ces deux mondes persiste jusque dans la catastrophe.

Éditrice, Monika Sznajderman publie notamment mes livres en traduction polonaise depuis des années. Je lui en suis reconnaissant, car c'est une professionnelle remarquablement compétente et une amie chère, la meilleure dont un auteur puisse rêver. Qu'elle ait choisi de se lancer elle-même dans l'écriture d'un ouvrage me plonge dans l'admiration. Il lui a fallu pour cela un certain courage. C'est en effet un livre très personnel, presque intime, qu'elle présente ici. Toute histoire de famille est évidemment personnelle ; sa rédaction et sa publication vous obligent à surmonter bien des résistances intérieures, car elles impliquent toujours une certaine mise à nu. Nous livrons au jugement de tous des choses que, dans le fond, nous préférierions garder pour nous. Telle est l'essence des chroniques familiales qui se transforment en littérature.

Le champ littéraire des histoires de famille est un vaste domaine où s'épanouit une multitude de créations, des ouvrages de littérature aussi bien que de documentation, auxquels s'ajoutent

1. Noblesse terrienne polonaise. (*N.d.T.*)

toutes les formes hybrides que l'on peut concevoir entre ces deux genres et qu'il serait impossible de rattacher clairement à telle ou telle catégorie. Le travail que cela exige, l'exploration du passé à travers des destins familiaux, la recherche de témoignages et de traces de générations disparues, de lettres, de documents et de matériaux iconographiques permettant de faire revivre plus concrètement l'histoire de ces êtres, se révèle généralement laborieux et chronophage. Et bien souvent douloureux, de surcroît. Au point d'en être parfois une torture. Je sais de quoi je parle car j'en ai fait personnellement l'expérience en écrivant l'histoire de mon père, un Autrichien qui avait été membre de la SS et de la Gestapo, et était devenu un assassin.

S'agissant de Monika Sznajderman, la situation se présente évidemment sous un tout autre jour ; elle se situe même, pourrait-on dire, à l'opposé, mais je n'ai pas de mal à imaginer qu'il lui est arrivé de partager mes sentiments. Il n'est jamais facile d'écrire sur sa propre famille, sur les êtres qui nous sont les plus proches, à qui nous devons une enfance radieuse et heureuse grâce à l'amour dont ils nous ont entourés. Cet amour exige notre reconnaissance – et notre loyauté, même si nous ne partageons pas leurs idées, politiques ou sociales, et même si nous les condamnons avec force. Cela peut provoquer des conflits intérieurs, un déchirement qui nous accompagnera toute notre vie et qu'il sera difficile, voire impossible, de surmonter. Il en reste généralement des traces, un sentiment d'impuissance et d'échec, ou même de trahison. « Souiller son propre nid », disent les Allemands, une expression que l'on traduit généralement par « cracher dans la soupe » et qui, pour être discutable, n'en contient pas moins une part de vérité. Nous nous évertuons à rompre radicalement avec notre famille, à nous détacher définitivement d'elle, en vain. La voix du sang n'est-elle pas la plus forte, comme dit un vieil adage ? Rien n'y fait, pour être invisibles, les liens familiaux n'en sont pas moins solides, ils engendrent une proximité et une dépendance contre lesquelles nous nous insurgons inutilement.

Nous ne pouvons pas choisir nos mère et père, nos grands-mères et nos grands-pères, ils refusent de nous laisser briser nos chaînes et chasser leurs ombres.

C'est également vrai de gens que nous n'avons peut-être jamais connus, de représentants de générations antérieures, dont nous ne savons souvent que les noms. Nous ignorons leurs visages, leurs métiers, les dates exactes de leur vie. Nous ne savons presque rien d'eux. En apprendre davantage exige de longues recherches qui, bien souvent, n'aboutissent à rien, toutes les traces étant depuis longtemps effacées, évanouies. Parfois pourtant, la chance nous sourit et, inopinément, un élément surgit, quelques images, de nouveaux témoignages ; c'est ainsi que des personnages qui n'étaient encore que des noms acquièrent soudain un visage et prennent littéralement forme.

Monika Sznajderman a bénéficié d'une bonne fortune de ce genre, le jour où un grand nombre de photographies de sa famille juive assassinée sont revenues d'Amérique, où elles avaient été envoyées avant la guerre pour faire savoir à des parents émigrés que la famille restée en Pologne était en bonne santé et vivait en sécurité, dans une aisance bourgeoise. Des photos de ses grands-parents, de son père et des frères et sœurs de celui-ci, les images d'une enfance insouciant qui allait être brutalement anéantie par l'entrée des Allemands en Pologne, aussi soudaine qu'inconcevable. On peut également déceler sur ces clichés la rupture civilisationnelle que représente l'Holocauste. Nous voyons des gens, enfants et adultes, encore bien vêtus, qui rient, qui jouent, qui flirtent, des gens qui ont des rêves et des ambitions. Leurs visages ne trahissent rien des événements terrifiants qui s'abattront bientôt sur eux, alors que nous, nous qui regardons aujourd'hui ces photographies, nous savons ce qui va se passer. Nous savons comment ces gens finiront, comment ces membres jusqu'alors estimés de la société ont été soudain déclarés hors la loi et traqués comme des bêtes. La famille de Monika a connu ce sort, elle aussi. On sait également que des Juifs ont encore été persécutés et assassinés dans la Pologne d'après 1945 et que, cette fois, les coupables étaient leurs voisins polonais. Monika Sznajderman ne peut se dispenser d'en faire état, car un de ses oncles compte parmi ces victimes.

L'auteure s'est donné pour mission de retracer le destin de sa famille ou, plus exactement, de ses deux familles, et de rassembler tout ce qu'il est possible de glaner à leur sujet, fût-ce des détails apparemment anodins, afin d'arracher ces êtres

à l'oubli et de maintenir leur souvenir vivant. Il s'agit d'un travail de mémoire, de commémoration. Monika Sznajderman se réclame de l'écrivain britannique Tony Judt, qui écrit dans son émouvant volume de souvenirs, *Le Chalet de la mémoire*¹ : « Être juif consiste largement à se souvenir de ce que signifiait autrefois être juif. En vérité, de toutes les injonctions rabbiniques, la plus durable et singulière est *Zakhor!* – Souviens-toi ! »

Se souvenir et commémorer. Cette injonction s'applique également à la branche polonaise de la famille, dont les histoires et les destinées sont elles aussi relatées ici. Juxtaposés ou, plus exactement, superposés comme deux images distinctes, comme des clichés de différentes personnes pris en différents lieux, les deux récits composent une image aussi évocatrice qu'oppressante de l'histoire polonaise du XX^e siècle. Rien n'est laissé de côté, rien n'est passé sous silence, aucune atrocité, aucune vilénie humaine. Elles sont relatées et documentées soigneusement. Rien ne doit se perdre. Dans ce contexte, des questions font inlassablement surface : pourquoi l'histoire a-t-elle pris ce cours ? Pourquoi les gens ont-ils agi de cette manière et pas d'une autre, pourquoi les uns ont-ils été fautifs et les autres non ? Pourquoi les uns sont-ils restés indifférents à la catastrophe qui s'abattait sur les autres, pourquoi ont-ils détourné les yeux ? S'y ajoute toujours, en toile de fond, la question de sa propre origine, de sa propre identité.

Bien sûr, nous savons qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de réponse convaincante à ces questions, et pourtant, nous sommes tenus de les poser, même si cela paraît absurde. Nous savons qu'il est impossible d'inverser le cours de l'histoire, mais nous nous sentons le devoir de nous interroger au moins sur le sens des événements. Monika Sznajderman n'a pas non plus trouvé de réponses complètes et sans équivoque, son ouvrage se résume à une unique grande interrogation : pourquoi ?

Avant même de s'engager dans l'écriture d'une histoire familiale, un auteur ne peut que se demander si cette démarche est opportune. Ne serait-il pas souvent préférable, au moins

1. Tony Judt, *Le Chalet de la mémoire*, essai traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Héroïse d'Ormesson, 2012.

pour notre propre équilibre psychique, de ne pas chercher à en savoir davantage sur certains faits et de laisser le silence les recouvrir ? Après tout, nul ne peut exiger de nous que nous mettions tout en lumière, que nous révélions tout impitoyablement, même les taches et les chapitres les plus sombres du passé. Ou le faut-il ? Est-ce notre devoir ? Ne serait-il pas plus raisonnable, ne fût-ce que pour la paix de notre âme, d'accorder à tel ou tel événement, à telle ou telle personne que nous croisons au fil de nos recherches, un oubli miséricordieux (voire honteux) ? Est-il vraiment indispensable de tout raconter ? Le proverbe ne dit-il pas que la parole est d'argent, mais que le silence est d'or ?

Monika Sznajderman a choisi l'argent, elle a choisi une sincérité que l'on peut, en toute tranquillité et sans exagération, juger impitoyable. Même à l'égard d'elle-même. Ce qui mérite notre admiration inconditionnelle. L'histoire de sa famille juive et polonaise est tout à la fois une œuvre littéraire et un précieux document historique. Elle me fait penser à la goutte d'eau dans laquelle on peut voir tout l'océan : à travers un fragment minuscule, restreint, Monika Sznajderman a su révéler l'histoire tragique de la Pologne au xx^e siècle, avec ses facettes sombres et sinistres, mais aussi avec beaucoup de grands moments.

MARTIN POLLACK, 28 septembre 2016
Traduit de l'allemand par Odile Demange

* * *

Mon plus vieux souvenir d'enfance, c'est la cuisine, ou plutôt la table de la cuisine. La fenêtre donnait sur la cour fermée d'un immeuble de la rue Okólnik, dans le centre-ville de Varsovie. La table se trouvait près de la fenêtre et, d'aussi loin que je me souviens, nous y étions toujours assis dans un ordre immuable : à gauche, mon père, à côté de moi, et maman au bout ; à droite, en partant de la fenêtre, ma grand-mère Maria, la mère de ma mère, et à côté d'elle, selon les jours, mon grand-père ou bien une cousine ou une tante de ma nombreuse famille polonaise. La table était couverte d'une toile cirée aux fleurs multicolores. Il faisait sombre à la cuisine et la lumière restait toujours allumée, car le soleil ne pénétrait pas dans l'arrière-cour. Qui plus est, au moment des repas, il régnait toujours une tension figée, palpable pour l'enfant que j'étais. Mon père parlait peu, il restait silencieux le plus souvent, la conversation était dominée par ma grand-mère. Dès ses premières paroles jaillissaient de petites décharges électriques qui émaillaient l'air de vives étincelles. Maman apaisait les débats.

Les plus animés, et qui revenaient régulièrement, concernaient la nourriture. Grâce aux relations de ma grand-mère à l'étranger, nous recevions de France et d'Angleterre quantité de colis de la part de ses innombrables amies de l'émigration

blanche russe. Je mangeais toujours du bout des lèvres. Sur notre table surgissaient des mets complètement inconnus dans la Pologne de Gomulka¹. Je ne me souviens que de ceux que je détestais le plus et qui m'ont fait subir mes plus longues heures de supplice : le filet de sébaste dans une béchamel aux câpres ; de la cervelle servie dans des ramequins ; des bananes cuites (alors que je ne rêvais que de bananes fraîches – en trouver, à l'époque, s'apparentait à un véritable miracle) ; un plat au four sophistiqué à base d'asperges et d'endives généreusement arrosées de l'infâme béchamel (le *gratin*², disait ma grand-mère) et accompagné d'olives fades et huileuses. J'étais persuadée que l'on mangeait ainsi dans toutes les familles et la première fois que j'étais allée en colonie de vacances, j'avais demandé à ma monitrice, stupéfaite, qu'on ne me serve surtout pas ces plats-là.

Ainsi donc, j'étais assise devant mon assiette remplie de *gratin*, par exemple, et je ravalais mes larmes, attendant l'instant où je pourrais enfin aller sur le balcon enterrer mes restes dans le pot du citronnier. (Pourquoi est-ce que je n'ai pas le droit d'aller à la cantine de l'école aux odeurs alléchantes de chicorée et de serpillière mouillée, pour manger de la viande avec du gras, des carottes avec des petits pois et des pommes de terre en sauce, comme les autres enfants ?) Mon père intervenait alors et s'ensuivaient les seules leçons d'éducation qu'il m'ait jamais prodiguées. Dans ces moments-là, il disait, je me rappelle : « Quand j'étais petit, et que je ne voulais pas manger quelque chose pour le petit déjeuner, on me le resservait pour le déjeuner, et lorsque je ne le mangeais pas non plus au déjeuner, je le retrouvais au dîner. » Après ce petit sermon, il quittait la cuisine. Je n'ai pas oublié ces paroles. Enfant déjà, je ressentais une dissonance incompréhensible entre leur dureté (comme il me semblait à l'époque) et l'extraordinaire douceur coutumière de mon père.

Je n'ai compris que bien des années plus tard à quel point le souvenir de ce principe était lié dans son esprit à la maison

1. Władysław Gomułka (1905-1982) dirigea la PRL, abréviation polonaise de République populaire de Pologne, d'octobre 1956 à décembre 1970. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. En français dans le texte.

familiale et à la figure de sa mère, à la conviction que ces leçons, précisément, lui avaient permis de survivre à la famine dans les différents camps. Dans ses entretiens avec la sociologue Barbara Engelking¹, il dit de sa mère : « Elle était très ferme et conséquente. Elle veillait à ce qu'on mange tout ce qu'il y avait dans nos assiettes. Lorsque je m'obstinais à ne pas manger quelque chose, j'avais sans cesse droit au même plat. Cela pouvait durer plusieurs jours, jusqu'à ce que l'un de nous cède. J'ai ainsi appris à tout manger, ce qui m'a été bien utile plus tard, dans les temps de famine. »

Effectivement, je ne comprenais rien à l'époque.

De temps en temps, mon père était pris d'une subite animation. Lorsque des odeurs venues de l'étranger – cigarettes, poudres à laver et parfums – envahissaient notre maison, lorsque commençaient à fuser des mots, polonais en apparence, mais prononcés avec un dur accent étranger, lorsque jaillissait l'expression « les Juifs », et des prénoms inconnus : Fela, Frania, Stefa, Rózia, Stach... Le nom de Janusz Korczak s'élevait aussi, mais ce n'était pas pour évoquer son livre, *Le Roi Mathias I^{er}*, que je n'aimais pas du tout et qui était alors ma seule référence de cet homme. Le cousin de mon père, Stanley Robe (Stach Rozenberg, dans sa vie précédente, avant qu'il ne quitte la Pologne) était le président du comité australien du nom de cette illustre figure du ghetto. On allait dîner tous ensemble au *Grand Hôtel*, dans la salle Framboise, plus tard au *Forum* (la cuisine n'y était pas aussi bonne qu'on le disait, et les garçons de salle arrogants). Après leur départ, nous devions signer, avec notre impatience d'enfant, d'innombrables cartes postales à ces « Chère Stefa », « Chère Fela » et « Cher Stach ». En réponse nous parvenaient des paquets aux timbres colorés, qui contenaient des koalas et des kangourous sous toutes les formes : peluches, cartes en 3D, cendriers, porte-clefs et sous-verre. Dans ma prime enfance, je devais sans doute penser que l'Australie, d'où venaient nos proches parents, c'était une partie de la Pologne, l'une de ses lointaines colonies d'outre-mer.

1. *Na łące popiołów: ocaleni z Holocaustu* [Sur une prairie de cendres : les survivants de l'Holocauste], Varsovie, 1993, de Barbara Engelking, psychologue et sociologue polonaise, qui a fondé à Varsovie le Centre polonais de recherches sur l'extermination des Juifs (*Polski Centrum Badań nad Zagładą Żydów*).

Aussi, je ne cherchais pas à savoir par quel hasard ils s'étaient retrouvés là-bas, au début des années 1920, pourquoi ils étaient montés tous ensemble sur un bateau et avaient navigué jusqu'en Australie. Et, pendant longtemps, je ne l'ai pas relié au fait qu'ils avaient été les seuls à survivre à la guerre et pouvaient à présent, tels des esprits d'un monde disparu, envahir notre cuisine de la rue Okólnik avec leurs récits, leurs prénoms et leur drôle d'accent. Quand j'étais petite, tout cela me semblait parfaitement naturel. Je savais que ton grand-père Selim avait un frère, Józef, qui, en 1896, habitait à Varsovie au 30 de la rue Świętojerska, et qu'il était, d'après le *Calendrier illustré de Józef Unger pour l'année bissextile 1896*, l'assistant d'un avocat à la cour. Que ce frère avait un fils, Adolf, et des petits-enfants : Stach et Irena. Que ces derniers, à leur tour, avaient eu des enfants. Que Salomea, la sœur de ton grand-père, avait épousé Leon Czapnik et qu'elle avait eu trois filles : Fela, Rózia, Stefa, et un fils : Zygmunt. Que ces enfants s'étaient mariés eux aussi et avaient eu beaucoup d'enfants. Et de cette façon se trouvaient justifiées, pour ainsi dire, mes convictions de petite fille selon lesquelles l'Australie était peuplée de Polonais (même s'ils étaient différents de ceux de Pologne). Je m'imaginai ces étranges vrais-faux Polonais vivant dans la brousse au milieu des kangourous et des koalas, et je savais qu'on les appelait des Juifs. L'Australie, les Juifs, la brousse, les kangourous et les koalas : cet exotique amalgame d'éléments et d'images m'accompagnera durant toute mon enfance.

Le Chalet de la mémoire

« Voilà donc comment ils reviennent, les morts. »

W.G. SEBALD, *Les Émigrants*¹

Il en reste de moins en moins. Il rend au monde une petite part de ce qu'il lui a emprunté pendant près de quatre-vingt-dix ans par sa présence matérielle. Ses manteaux deviennent trop larges. Dans la pièce, il semble y avoir un peu plus de place. Il ne part pas de gaieté de cœur. Il disparaît. Comme eux tous.

Je voudrais l'attraper par la manche et ne jamais le lâcher.

Que sont des lieux qui ont perdu la mémoire ? Que la mémoire des hommes évite, cesse d'atteindre ? Et quelle est cette mémoire prodigue qui flotte dans les nuages plutôt que de raconter, retracer des histoires ?

Les lieux négligés par la mémoire se consomment. Ils deviennent baroques et sauvages, envahis par l'ivraie de l'oubli. À l'instar de Miedzeszyn, ce petit bout de terre boisé, abandonné au milieu des habitations, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Varsovie.

1. Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 2002.

Lorsque Barbara Engelking t'a interrogé, tu as expliqué : « Simplement, j'ai été obligé de tirer le rideau sur ce qui avait été, pour pouvoir m'adapter tant bien que mal à ce qu'il advint plus tard. Concilier ces deux mondes était pour moi tout à fait impossible. Et ensuite, je n'ai plus su revenir à cet "avant" [...]. Sans doute, tout bonnement, ai-je fermé la porte au passé, inconsciemment peut-être. C'était un mécanisme de défense, en quelque sorte. Ensuite, je n'ai plus été capable de l'ouvrir. »

Comment te sens-tu à présent, maintenant qu'ils te reviennent ? Les visages, les événements et les lieux ? Quand ils reviennent la nuit, comme des voleurs, après plus de soixante-dix ans, pour emporter ton sommeil et ta sérénité ? Jusqu'alors ils attendaient sagement, entassés dans la salle d'attente de ta mémoire, mais ils règnent sans pitié désormais.

Tout a commencé trois ans plus tôt, par une lettre : « Le tribunal d'instance de Varsovie secteur Praga-Sud informe M. Marek Sznajderman de l'ouverture d'un procès en vue d'une action en usucapion concernant le lot Varsovie-Wawer n°..., d'une superficie de un hectare et demi. » Et par des photos. Sur les photos, un bois. Et une parcelle de terre au milieu de villas de banlieue varsoivienne. Des branches cassées, une petite clairière entourée de pins et de bouleaux. Un amas de broussailles, un sentier piétiné – raccourci menant jusqu'aux voies ferrées – ce sont les seules traces d'activité humaine.

Tu ignorais de quoi il s'agissait. Non, il n'y avait là aucune terre qui t'appartienne. Tout avait été vendu après la guerre, tout était passé en des mains étrangères. Donc, il ne reste plus rien. Tu aurais aimé dire : il n'y a rien eu.

Mais sur les photographies d'avant-guerre, cet endroit est bien vivant. On y découvre une grande maison en bois, à deux niveaux. La villa de l'Ermitage, appelée également villa des Rozenberg. Dans le journal juif *Notre Revue*¹ du 19 avril 1927, on peut lire la réclame suivante : « Pension de famille de Mme G. Rozenberg à Miedzeszyn (villa privée, équipée en électricité), avec cabinet médical dirigé par le docteur en médecine I. Sznajderman. Lampe à quartz,

1. *Nasz Przegląd*, quotidien juif polonais créé à Varsovie en 1923, dont le tirage atteignait 40 à 50 000 exemplaires.



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

1. Amelka
2. Morris
3. Dorotka
4. Natak
5. Your Father's brother?
5. Marek
6. Your Grandfather
7. Gutaha
8. Henio - Amasha
9. Your father
10. Ruszha

Wiesien 1939.

Septembre 1939.

sollux, diathermie, électrisation, bains lumineux. Tél. de la pension : suburbain Radość 2. » Depuis cette date, le même message apparaîtra régulièrement jusqu'à ce que ta mère reprenne la pension et modifie l'annonce de la manière suivante : « Pension de famille de Mme Sznajderman (anciennement G. Rosenberg), épouse du D^r Sznajderman, villa des Rosenberg, Miedzeszyn. Informations sur place ou par téléphone : suburbain Radość 2. »

G. Rozenberg (écrit avec un s ou un z), c'est ta grand-mère, Chana Gitla née Weissbaum – mon arrière-grand-mère – qu'on appelait Gucia chez elle, et Gustawa, à la polonaise. Le docteur en médecine I. Sznajderman, c'est ton père, Ignacy, neurologue. En plus du prix de la chambre, qui s'élevait de quatre à six zlotys la nuit, les estivants payaient une taxe communale et hôtelière à hauteur de vingt à trente groszy par jour et par personne.

Ainsi, la villa Rozenberg est-elle une maison confortable, fournie en électricité, qui propose des services médicaux modernes. Elle affiche fièrement sa belle terrasse ainsi qu'une véranda vitrée, destinées au repos l'été, autrement dit à « la relaxation estivale ». La véranda est très spacieuse, elle abrite un grand palmier en pot. La terrasse aussi est vaste ; on voit sur les photos qu'elle peut accueillir toute une grande famille. D'ossature légère, la maison possède des balustrades aux riches ornements ajourés, propres au style architectural des villas Świdermajer, qui ont fleuri le long des deux rives de la rivière Świder jusqu'au tout début du xx^e siècle. Comme la plupart des bâtiments de cette banlieue de Varsovie, sans doute a-t-elle été érigée sur une simple ossature et construite en bois de pin. Elle se dresse au milieu d'une clairière boisée où le soleil brille à travers les conifères. Et pour moi, il en sera toujours ainsi, je me rappellerai uniquement de journées ensoleillées, même si je sais bien qu'Henryk, ton oncle, mais aussi le photographe de la famille, ne sortait son appareil que par beau temps.

Ce monde a été recréé par Piotr Paziński dans sa *Pension de famille* : « Balcons sculptés tapis au milieu des jasmins et volets avec une petite étoile découpée, emmitouflés dans la vigne vierge taillée bien droit en suivant les embrasures pour laisser entrer la lumière. Petites galeries à claire-voie,

tourelles, petites aiguilles en pointe sur le toit qui dessine des écailles, avec ou sans girouette. Et s'il n'y a pas de girouette, il y a un fanion. Et des vérandas vitrées, des solariums en terrasse, du dernier cri à cette époque. Chambres saines, hautes de plafond, avec de grandes fenêtres, ensoleillées, pour les malades chrétiens et israélites souffrant des poumons. Logements pour l'été et l'hiver, au rez-de-chaussée et à l'étage, prix raisonnables. Moins chers à l'étage car il faut emprunter l'escalier, en revanche plus confortables. Tout pour satisfaire les attentes, toutes les commodités pour curistes et estivants, électricité, baignoires, douches, eau chaude et eau froide¹. »

Je ne sais pas, ni toi non plus, qui a bâti cette maison. Elle a surgi certainement juste après la guerre, au début des années 1920 peut-être, construite par l'un des nombreux charpentiers spécialisés dans le style imaginé et développé par l'illustrateur Michał Elwiro Andrioli. La famille Rozenberg, aisée et en grande partie assimilée, était originaire de Varsovie. Je ne sais pas exactement quand ni pour quelle raison Gustawa née Weissbaum et Selim Rozenberg ont décidé de s'installer à Miedzeszyn. De même que j'ignore pourquoi leur maison ne figure pas dans la brochure *Villégiatures de Falenica* de 1938. Et pourtant la maison existait, de même qu'existaient tes grands-parents et ta nombreuse famille (ton grand-père Selim avait un frère aîné, Józef, et une sœur, Salomea ; ta grand-mère Gustawa avait deux frères, Jerzy et Maurycy, ainsi qu'une sœur, Róża). Quant à ton introverti de père, si timide, il était même membre de la commission de contrôle de l'association des amis de Miedzeszyn, fondée en 1925, dont le siège se trouvait au 54 de la rue du 11-Novembre. La maison existait et ta mère Amelia aimait poser devant sa façade. Cette photo de 1925 est annotée de sa main : « Au fond derrière moi, c'est notre maison. Tu ne la reconnaîtrais pas, car le voisin vient d'installer une clôture. Miedzeszyn, juillet 1925. » Cette photographie et ces réclames sont l'unique trace tangible. Autrement, on pourrait ne pas croire à tout cela.

1. *Pension de famille*, (*Pensjonat*), roman de Piotr Paziński, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel, Gallimard, 2016.

Miedzeszyn, lipiec, 1925.

Za mną dalej jest no-oz
dow. Nie poznałabyś, bo
parkow^{szczyda} / niedawno postawiony.

(To pisała Mata)
F.

5921

LEONAR

Miedzeszyn, juillet 1925. Au fond derrière moi, c'est notre maison.
Tu ne la reconnaîtrais pas, car le voisin vient d'installer une clôture.
(C'est Mata qui a écrit. F.)



Car aujourd'hui la clôture n'est plus, Amelia, que vous appelez Mata, née à Varsovie le 15 janvier 1904, n'est plus. Une Amelia pleine de vie, toujours dans des postures fantasques sur les photos, en robe blanche ou de couleur, ou parfois même en déguisements avec Albert, ton jeune frère, qu'on appelait Alus¹, et toi. Ton grand-père Selim Rozenberg n'est plus, ni sa femme Chana Gitla née Weissbaum (parfois écrit Wajsbaum), ni leurs deux fils, tes oncles : Henryk, le photographe, et Natan, appelé par son petit nom, Natek.

Ils n'ont survécu que sur ces clichés. Des clichés sauvés par miracle, précieusement conservés et qui t'ont été envoyés d'Amérique il y a quelques années à peine. En même temps que des lettres et une serviette de table en toile grise, brodée par Amelia pour sa chère cousine. Le récit du destin de ces photographies qui ont survécu à l'Holocauste par-delà l'océan (car Amelia aimait écrire, elle aimait aussi sa cousine et voulait partager avec elle l'histoire de sa vie), ces photos qui ont survécu, donc, dans un état absolument parfait, et qui, grâce à l'étonnante et formidable efficacité des postes américaine et polonaise nous ont retrouvés et te sont revenues soixante-dix ans plus tard, c'est le récit symbolique de la vie dans le monde d'avant l'Extermination. Car au pôle opposé de leur intégrité, de leur état inaltéré, se trouvent ces quelques rares photos de l'Holocauste à avoir malgré tout résisté, des photos « abîmées, froissées, noircies, craquelées », comme l'écrit le professeur Jacek Leociak², qui témoignent de quelque chose d'extrême et d'indicible, et attestent, par leur seul aspect, de l'Extermination. À les regarder aujourd'hui, avec la perspective du temps, elles en deviennent la trace, « quelque chose qui est directement reflété du monde, à l'image de l'empreinte d'un pas sur le sable ou d'un masque mortuaire ». La voix de ces photos abîmées est une voix « affaiblie, effacée, brisée et souvent peu audible et reconnaissable », pour citer encore Leociak ; elle nous parle « de manière hachée, fragmentée », car aussi, dans leurs fêlures et leurs mutilations, elles démontrent l'impossibilité de dépeindre

1. Prononcer « Alouche ».

2. Jacek Leociak, historien de la littérature, cofondateur du Centre polonais de recherches sur l'extermination des Juifs. Auteur de plusieurs ouvrages, notamment sur le ghetto de Varsovie.

la réalité des camps. « Rien ne ressemble à ce qui a existé là-bas, et la déformation semble être l'unique forme de représentation possible. [...] Une déformation qui, en soi, rend tangible cette réalité. » Les photographies de Miedzeszyn parlent d'une autre voix : une voix limpide et joyeuse. Ni le temps ni l'Extermination n'ont altéré leur substance matérielle. Sur ces photos, le monde de ton enfance est lumineux, ensoleillé, serein. Tu y es entouré de plusieurs générations d'une grande et heureuse famille. Vous vous enlacez, vous faites les fous, vous riez. Il y a tant de chaleur et d'amour en vous. Les choses auraient-elles été plus faciles pour moi dans le cas contraire ? Ici, tu es assis à califourchon sur les épaules de ton grand-père Selim, devant des arbustes, des groseilliers sans doute. (Nous sommes en septembre 1930, tu as trois ans.) Et là, le 3 janvier 1928, un gros bonnet blanc sur la tête, tu poses sous la véranda dans les bras d'Amelia. Été 1936, assis sur un banc, à Śródborów : Amelia au milieu, vous deux, Aluś et toi, blottis contre elle, de chaque côté. Amelia porte une robe à fleurs, tu tiens une trottinette, Aluś caresse un chaton. Une petite pelle traîne sous le banc. Vous portez le même maillot à rayures ; sur vos pieds nus bronzés on distingue les mêmes traces de sandalettes. Je ne peux détacher mon regard de ces traces. Elles sont comme la quintessence de l'éphémère et soulignent davantage encore la fugacité d'un instant passé, perdu il y a longtemps. Perdu, mais conservé à jamais dans un cadre fragile. Parce qu'en cela précisément réside le miracle de la photo.

Je vous vois une autre fois ensemble, toi, assis d'un côté, Aluś, de l'autre, serrés très fort contre votre mère, sur les sièges durs du train du chemin de fer des bords de la Vistule. (« "La ligne des bords de la Vistule". C'est ainsi qu'on l'a toujours appelée dans la famille, rappelle Piotr Paziński. Pas "d'Otwock", mais "des bords de la Vistule". Ou bien tout simplement "la ligne". ») Vous montez à la station Varsovie-Principal (« traction électrique, trains toutes les 15-20 minutes en été, prix du billet 3^e classe : 0,80 zloty ») ou bien à la Gare de Gdańsk, non loin de l'endroit d'où ton frère et ton père partiront quelques années plus tard vers la mort. Mais j'y viendrai plus tard. Car pour l'heure, par une belle journée ensoleillée, blotti contre sa mère, Aluś ne part pas à Treblinka, mais à Miedzeszyn, et ton père vous attend sur le quai. Sans doute aussi prenez-vous de temps en temps « le petit train » sur la voie étroite qui partait de la station Varsovie-Pont

Dziadek i Marek

Chłopcy

Sierpień 1930.



3. I. 28.

Ma verandere.



Śródborów, lato
1936.

Foto-Rawicki

Śródborów, ul. Zamenhota



P

Śródborów, été 1936.



Kierbedź, « l'été, toutes les demi-heures, prix du billet troisième classe : 0,80 zlotys ». Peut-être en réalité vous installiez-vous bien confortablement sur des coussins, en première ou deuxième classe, munis d'un beau billet vert ou bleu, et non d'un vulgaire ticket en carton. Dans mon imaginaire, cependant, et ailleurs encore, je ne sais où, sur des images surgies de ma mémoire, vous voyagez justement en troisième classe, serrés très fort l'un contre l'autre sur un banc en bois. Dans le train, vous mangiez des petits pains. Arrivés à la gare, vous preniez un fiacre.

Je suppose que Natan, parfois, vous attendait à Varsovie, dans sa nouvelle automobile. Vous traversiez la Vistule sur le pont Poniatowski, et puis, en suivant l'étroite rue pavée Grochowska, vous rouliez vers le sud, jusqu'aux faubourgs de Wawer et Zastów ; à partir de Wawer, la route se transformait en chemin. Ou bien vous preniez la route de Miedzeszyn, en bitume celle-là, qui longeait le fleuve et traversait le village de Zbytki.

Je vous vois ensuite aller chercher ensemble des légumes frais au marché de la rue Sosnowa. Ou remettre des cartes postales au guichet de la poste, rue du 11-Novembre. Acheter des produits cosmétiques ou des articles ménagers à l'« Entrepôt d'articles de parfumerie et pansements Tadeusz Sikorski », situé à côté. Je vous vois vous promener dans les forêts de pins odorants ou les petits bois de bouleaux au sol sablonneux. Jouer au ballon dans les clairières ensoleillées. Pas très loin du village de Falenica, vous croisez des religieux juifs plongés dans la lecture de livres saints, entourés d'une ribambelle d'enfants qui jouent, en tenue traditionnelle. Des chèvres paissent aux abords des maisons, leur lait est bon pour les tuberculeux et les mères qui allaitent. « Les chèvres broutent les buissons d'acacia, déchiquetant depuis la peau verte jusqu'à l'aubier, elles piétinent le sable sous la mousse. Ces coins étaient toujours secs », nous rappelle, dans son roman *L'Autre Côté*, l'écrivain Bogdan Wojdowski, un habitué des pensions de famille situées le long de la ligne. Parfois, aux beaux jours, vous nagez dans la Vistule. Elle ne se trouve qu'à un kilomètre et demi de la maison. Il faut cependant faire attention aux tourbillons, ils sont dangereux. Pour les plus gros achats, vous vous rendez à Falenica, dans la rue du Commerce, fraîchement pavée. Et puis, bien sûr, comme dans le Michalin décrit par Józef Hen et les autres lieux de villégiature disséminés le long

de la ligne, vous receviez aussi la visite des « marchandes d'Otwock et de Karczew, des Juives et des non-Juives, encombrées de lourds paniers, de poules et de toutes sortes de fruits, annonçant à grands cris, de loin déjà, ce qu'elles apportaient¹ ». Venaient également un coiffeur ambulant, un glacier, avec des glaces à la vanille, et même le confiseur, qui arrivait depuis Otwock avec des boîtes remplies de biscuits secs, et derrière eux tous, se déplaçant de villas en villas, traînait une bande de mendiants, bruyante et haute en couleur.

Je m'interroge sur vos relations avec vos voisins polonais. En aviez-vous, même ? J'en doute. Les Polonais n'étaient pas du genre à se lier d'amitié avec des familles juives assimilées mais, si c'était le cas, j'aimerais tant croire qu'en 1942, après la liquidation des ghettos locaux, ce ne sont pas vos amis ni vos voisins qui se sont empressés avec leurs chariots d'aller piller les maisons d'Otwock, de Falenica et de Miedzeszyn. Que ce ne sont pas vos amis et voisins qui ont brisé vos portes



1. Józef Hen, *Nowolipie* [La rue *Nowolipie*], Prospero, 2011.

et vos fenêtres, qui ont volé vos habits, vos services de table, vos meubles et vos draps. J'ai trouvé quelque part, je ne sais plus où, la description de pillards polonais qui couraient dans les rues désertes des petits villages de la ligne d'Otwock, vêtus des costumes juifs qu'ils avaient dérobés : en longs manteaux noirs et robes sombres, coiffés de toques en fourrure et de chapeaux noirs. J'espère que ces « bêtes furieuses dans un corps d'homme qui, sentant l'odeur encore fraîche du sang, rôdaient tels les chacals et les hyènes parmi les cadavres tièdes », ainsi que les décrit, visiblement bouleversé, l'auteur d'un article paru dans le bulletin d'information *Les Échos d'Otwock*¹ du 18 septembre 1942, n'étaient pas ceux avec qui vous échangez quelques mots aimables lors de vos promenades dans les rues de Falenica. Ou avec qui vous jouiez au volley dans les clairières. Ou discutiez en faisant la queue à la poste. Que ce n'étaient pas non plus les patients que soignait Ignacy.

Comme le constate le quotidien *Le Nouveau Jour*² du 27 août 1942, parmi les pillards, il ne manquait pas non plus de membres de la soi-disant « intelligentsia ».

Mais toi, Aluś et Amelia, à cette époque, vous n'étiez déjà plus là. Ni non plus ton père Ignacy, médecin au sanatorium Zofiówka d'Otwock. Ignacy n'a pas vu les meurtres perpétrés en 1942 contre ses patients, des résidents malades psychiatriques et dépeints en ces termes par Zalman Goldin, dans un témoignage transmis à l'Institut historique juif : « Alors qu'on les pourchassait, eux avançaient dans leurs peignoirs d'hôpital trop longs et, pour marcher plus facilement, ils tenaient les pans du peignoir à la main. Ils allaient à l'abattoir en lançant des bouts de phrase, par exemple : "Pigeons verts sur la tête !", "où est grand-mère ?", "une vague de chaleur nous envahit", etc. Une partie d'entre eux a pu s'enfuir, les autres ont été forcés de creuser leurs tombes, et alors ils se sont jetés sur les Allemands. L'un d'eux a brisé la tête d'un Allemand avec sa pelle. Trois cents Juifs, des malades, ont été exécutés. Pendant qu'ils creusaient, ils s'aspergeaient de sable, s'allongeaient sur le sol, refusant de poursuivre, se suspendaient aux

1. *Z Otwocka.*

2. *Nowy Dzień*, journal de la presse clandestine polonaise rédigé par Witold Wolf et Aneta Rutkowska-Wolf.

cous des Allemands. Les Allemands les tuaient, les uns après les autres, mais les malades n'en faisaient qu'à leur tête. »

Mais tout cela viendra plus tard.

Pour l'instant, j'ai devant moi deux photos, prises à la clinique, juste après ta naissance. Tu es allongé tranquillement, emmailloté dans tes langes, les yeux fermés. Sur la commode et la table basse près du lit d'Amelia, des petites bouteilles et des flacons. La photo, a-t-elle noté au dos, a été prise par Natan, qui est venu avec son appareil à l'hôpital.

Tu es né dans la nuit de dimanche à lundi. Par chance, il ne faisait pas trop chaud – température dans la journée entre dix et dix-sept degrés. « Globalement, une journée plutôt agréable avec un ciel nuageux qui aura tendance à s'éclaircir. » Un bon jour pour un accouchement.

À cette époque, Varsovie occupe une superficie de douze mille hectares, elle n'est pas très peuplée : chaque habitant y dispose de 22,25 m². « On ne devrait pas s'attendre cette année à



une explosion de l'épidémie de scarlatine », annonce la presse, ce qui dut réjouir Amelia, puisqu'en août, juste avant ta naissance, vingt-cinq cas avaient été déclarés, auxquels s'ajoutaient trente et un cas de fièvre typhoïde, deux de diphtérie, soixante-douze de rougeole, vingt d'érysipèle, treize de coqueluche, quatorze de dysenterie, cinq de trachome et cent vingt de tuberculose. Le ministère des Affaires étrangères réfute les rumeurs colportées par le consulat américain selon lesquelles le choléra sévirait en Pologne. Durant la première moitié du mois d'août, quatre-vingt-douze Juifs sont morts dans la capitale. D'importantes dispositions sont mises en œuvre afin de relever le niveau d'hygiène. La lutte contre la vétusté des logements se poursuit. L'Union des abattoirs de bovins a fait part d'une baisse du prix de gros de la viande bovine de vingt à trente groszy le kilo. Il est prévu d'accroître les lignes de tramway sur une distance de huit kilomètres : celle qui conduit de la rue Leszno jusqu'à la rue Górczewska, notamment, sera prolongée de cinq kilomètres, jusqu'aux limites de la Grande Varsovie ; la voie qui passe par



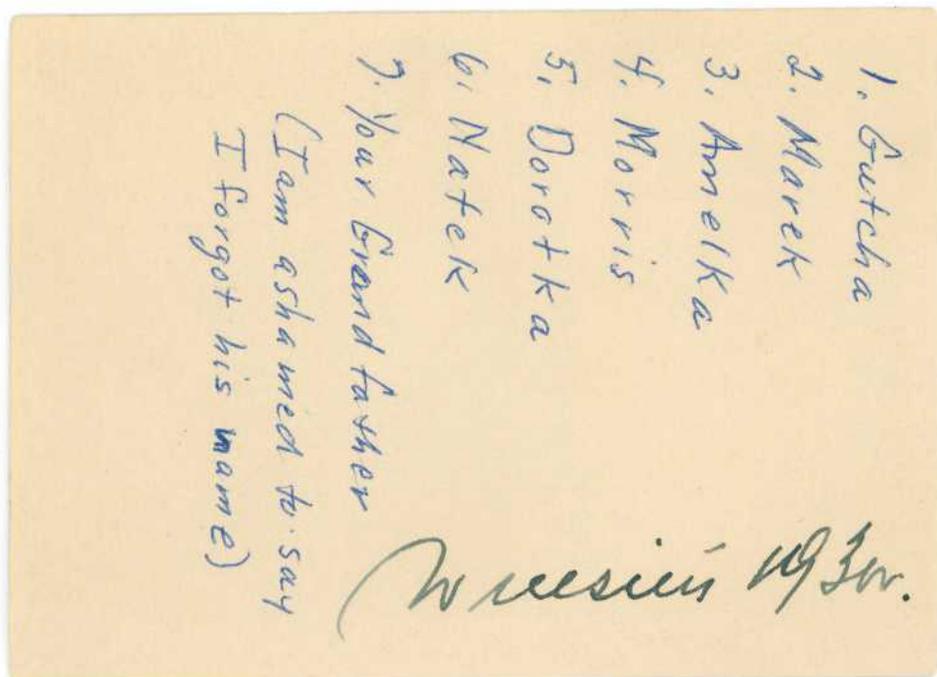
la rue Młynarska pour aller jusqu'au cimetière évangélique sera prolongée d'un kilomètre, comme celle du quartier de Targówek courant jusqu'au viaduc et au cimetière de Bródno. Dans la cité-jardin de Śródborów vient de s'ouvrir « La Maison dans la Forêt », un nouvel établissement d'éducation scientifique pour les enfants de six à quatorze ans, sous la direction de Julia Wilczyński ; il a été conçu à l'exemple d'internats tels que le *Landerziehungsheim* (Institut d'éducation rationnelle des enfants à la campagne). Avec le climat sec et propice de ce quartier d'Otwock, et dans une atmosphère bienveillante, les enfants issus des logements pauvres du centre de Varsovie retrouveront rapidement une santé physique et psychique. « Quels résultats merveilleux et rapides dans cette école libre, à la campagne, écrit Janusz Korczak, où personne n'exige de choses impossibles, une école sans répression, sans frein, qui permet à toutes les forces de se libérer... Tous les parents en rêvent... »

Sur un cliché réalisé deux jours après ta naissance, le 31 août, Amelia a noté : « À la clinique. Mon visage est caché



par une fleur. On dirait un masque. » Oui, ces éléments liés au carnaval étaient indispensables au bonheur de ma grand-mère. Les petites bouteilles et les flacons ont été remplacés par des fleurs, beaucoup de fleurs. Sur la table de chevet, à côté d'une tasse blanche, sur une assiette, blanche également, sont posés un croissant, une montre et un journal. Tu as déjà les yeux ouverts.

Une autre photo, datée du 18 octobre, où l'on te voit âgé de moins de deux mois dans les bras de ta mère, m'apprend que ma grand-mère a posé pour un célèbre peintre juif du milieu varsovien, Maksymilian (Max) Eljowicz. Peintre, graphiste et concepteur d'intérieurs, Eljowicz vient d'une famille hassidique pauvre de Raciąż, une ville située au nord-ouest de Varsovie. Pendant la guerre, il peindra des portraits d'officiers allemands dans le ghetto de Varsovie. Il sera déporté à Treblinka le 25 août 1942. À cinquante-deux ans. Mais cela viendra plus tard. Pour l'heure, Maksymilian Eljowicz peint.



Septembre 1930.

Il a enfilé une longue blouse de médecin sur son élégant costume. Il observe attentivement son modèle. Toutes ces réalités, tous mes mondes perdus s'accumulent et s'empilent sur ce cliché : on y voit le portrait – unique trace de cette œuvre d'Eljowicz – mais également l'acte de peindre lui-même. Un peintre à son travail, et une mère qui étreint son enfant. Au revers, de la main d'Amelia, sont écrits ces mots : « Pose. Pour me récompenser de ma peine, Eljowicz m'a laissé le portrait (il aura le même : il en fera deux). »

Tu me rappelles qu'Henryk Berlewi, un autre peintre célèbre, graphiste et typographe, avait réalisé lui aussi des portraits d'Amelia. Il n'en reste rien, pas même une photo.

Un autre cliché de septembre 1930. Tu as trois ans déjà et tu t'appuies sur les genoux de Gucia, ta grand-mère, dans la véranda. À côté, sous le grand palmier, on voit dans l'ordre : Amelia, élégante, comme toujours, en robe blanche, un collier autour du cou, son oncle Maurycy, venu vous rendre visite





1 2 3 4 5 6

1. Natek
2. His Father
3. My Mother - Dorotka
4. My Father - Morris
5. Gufcha
6. Amelka

Włodzisław
 Miedzeszyn - 1930.
 Włodzisław

d'Amérique (raison pour laquelle on l'appelle Morris, à l'anglaise), sa femme Dorotka, ton oncle Natan et ton grand-père Selim. Les hommes portent la cravate. La véranda est inondée de soleil.

Sur la photo suivante, prise le même jour, Selim est en train de lire le *Notre Revue* du 3 septembre, Natek est debout derrière lui, Dorotka regarde de côté. Quant à Morris, ta grand-mère Gucia et Amelia, ils vérifient quelque chose dans un autre journal, étalé sur une immense table recouverte d'une toile cirée blanche. Sans doute les estivants prenaient-ils leurs repas sur cette table, avec le soleil qui scintillait dans leurs assiettes.

Qu'est-ce qui pouvait bien susciter l'intérêt de ton grand-père dans ce journal ? En le parcourant à mon tour, j'essaye de me l'imaginer. C'est pour moi un moyen – le seul dont je dispose – de les rappeler à la vie, ou d'entrer dans leur monde. Lisait-il l'article sur l'accident de voiture survenu à l'angle des rues Miodowa et Krakowskie-Przedmieście où, venant du pont Kierbedź, une camionnette qui roulait trop vite avait foncé sur l'îlot du tramway ? Vous habitiez à deux pas de là, dans un bâtiment de cette même rue Krakowskie-Przedmieście, au 58. Dans l'entrée, tu croisais le fameux homme de lettres Tadeusz Boy-Żeleński et Zofia Pareńska, sa femme, surnommée Fuś, et parfois leurs nombreux enfants, remarquables, qui les accompagnaient le samedi. J'entends Selim dire à ta mère : « Ça s'est passé près de chez vous, Mata. » Regardait-il les annonces, comparant les prix des pensions concurrentes ? A-t-il lu qu'à Miedzeszyn, Justyna Elbaum avait toujours des chambres libres, avec l'électricité, une cuisine rituelle raffinée et des « tarifs en nette baisse » ? Que la « pension de famille Goldberg, dans la villa de M. Szuldiner » pratiquait, elle aussi, des prix attractifs et une cuisine rituelle ? Car je ne pense pas que Selim ait voulu acheter un « manteau pour homme en fourrure de singe (ragondin), en vente rue Franciszkańska 30/95, de 4 heures à 7 heures du soir ».

Ce jour-là, vous avez encore pris quelques photos-souvenir de vous tous, sur le banc près de la maison et dans l'herbe. Sur l'une d'elles, Amelia, de nouveau en robe et tennis blanches, se serre contre Morris. Ce dernier tient son chapeau et ses

Mata i wujczek
Maurycy (z Ameryki)
w Miedzeszynie.
F.

Messicū 1930
(charakter pisma natka)

*Mata et oncle Maurycy (d'Amérique) à Miedzeszyn. F.
Septembre 1930.
(Écriture de Natek)*



1924.

3065 0

Mamusia, Natek
(ze zgolona głowa)
Henio, Ignacy ja
narzeczonny

(pisane ręką
Amelki)

1924.

Maman, Natek, Henio (la tête rasée), Ignacy (mon fiancé) et moi. 1924.
(Écrit de la main d'Amelka)



5. xī. 27.

i hatek





1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 Amelka
 2 Nattek
 3 } Gutcha
 4 } Marek
 5 Your father
 6 } Henio - Amushu
 7 } Dorotka
 8 } Your Grandfather
 9 } Your Uncle?
 10 } Ruszha
 11 } Morris

Amelka
Nattek
Marek

lunettes de soleil dans la main gauche. Ils sont debout au milieu des très grands pins et l'on aperçoit derrière eux les balcons aux boiseries délicatement sculptées de la pension. J'aime beaucoup cette photo. Elle dégage de la tendresse et de la chaleur (d'ailleurs, d'une manière générale, vous êtes très câlins), et le blanc de la robe et des chaussures d'Amelia forment un contraste parfait avec le costume noir de Maurycy. Et puis, surtout, je note les détails : le chapeau et les lunettes noires, les ornements des terrasses et des





vérandas. Et bien qu'il ne s'agisse pas de cela aujourd'hui, car il n'est pas question d'art ici, mais de mémoire et de vie, cette photo, précisément, me fait joliment penser aux mots de Susan Sontag : « Le temps élève la plupart des photographies, y compris les photos amateur, au rang d'œuvres d'art. »

Revenons à présent quelques années en arrière. Nous sommes en 1924. Tu n'es pas encore né. Dans l'ordre, on voit, debout : Natan, Amelia et son fiancé Ignacy à ses côtés ; Henio¹, les cheveux coupés court, a un genou à terre (le gauche, sous lequel il a posé un mouchoir pour ne pas salir son pantalon). Gucia qui, trois ans plus tard, sera ta grand-mère, est assise, les mains posées sur ses jambes et un sourire serein aux lèvres. J'ignore qui a pris cette photo. Sans doute ont-ils dû se préparer pour la pose : Natan et Henryk portent le même nœud papillon, la même chemise blanche et le même pantalon ; Amelia, habillée comme toujours avec une élégante fantaisie, un foulard blanc sur la tête. Ils aimaient s'amuser, se travestir, c'est évident. Sur la photo du 5 novembre 1927 aussi, Amelia et Natek se sont

1. Henio, Heniek, diminutifs de Henryk.

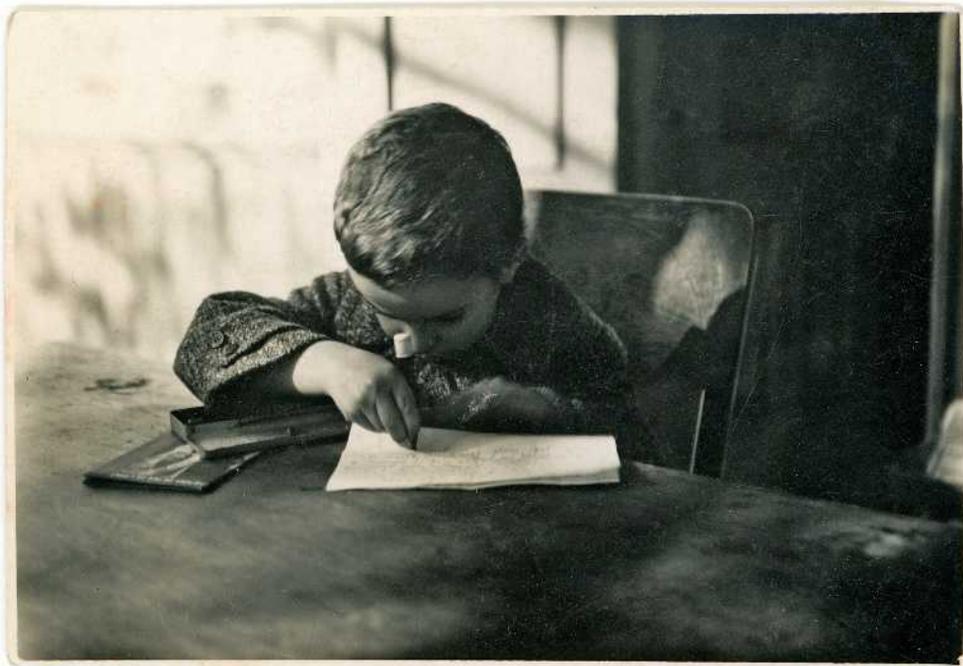


habillés spécialement : tous deux ont revêtu un même pull à motifs géométriques, en couleur, au col en V. Amelia regarde son frère de côté.

Je mémorise leurs visages et leurs silhouettes, je compile les détails et les objets, je répertorie les vêtements et les différentes tenues, je saisis des instants et je surveille les sentiments, je regarde attentivement les endroits où le soleil a laissé une marque, je collecte des grains de poussière d'une vie qui s'est envolée sans laisser de traces. Car d'eux tous, il ne me reste rien d'autre. Rien d'autre que les tendres regards de Gucia sur son petit-fils, qui n'a pas deux mois encore et qu'elle tient dans les bras. Et le sens de l'humour d'Amelia, qui a annoté ainsi cette photo du 3 novembre 1927, où l'on te voit emmaillotté, couché sur deux chaises en vis-à-vis, sous tes langes en train de sécher sur un fil : « Mon petit Marek et son labo. » Tu as les yeux grands ouverts, tu regardes le ciel ou la cime des arbres peut-être.

Ainsi que le dit Susan Sontag, les photographies me fournissent des preuves et me permettent de croire qu'ils ont existé.

Autre preuve matérielle, cette photo du 15 août 1930. Est-ce à l'époque où ton oncle Natan vient d'acheter une automobile ?



Marek rysuje.

J.M.

Rano przyszedł do nas Marek na
wizytę i zaczął próbować moje kolorowe
słówki. Wapalem że nie miżawie, gdy
wcale nie wiedział, że go fotografuję.
to białe plema na nosie to rakażenie
otówkie.

(To pisał Henio Majaney
F.)

MIEDZESZYN

12.X.1932.

(une Hanomag 2/10 PS Kommissbrot, 1925-28), puisque ce jour-là il s'est fait prendre en photo dans sa voiture, au milieu de la prairie de Miedzeszyn, avec toi, âgé de presque trois ans, assis sur ses genoux. Il fume une cigarette. Sur la plaque d'immatriculation, « SL 10528 », les lettres indiqueraient qu'il a acheté cette voiture en Silésie, tandis que les chiffres désigneraient plutôt la région de Poznań.

Encore une autre preuve, ce cliché annoté au dos « Marek dessine », avec cette précision : « Marek est venu nous voir ce matin dans la véranda et il s'est mis à essayer mes crayons de couleur. Je l'ai saisi de manière instantanée, il ne savait pas du tout que je le photographiais. La tache blanche sur son nez, c'est le bout de son crayon. » Grâce à ces mots et grâce à ces photos, nous savons que, le 12 octobre 1932, tu dessinais au crayon, avec une application extrême, dans la véranda de Miedzeszyn. Nous savons quel pyjama tu portais. Et de quelle manière tombait la dernière lumière d'octobre. Car la journée était plutôt nuageuse, avec de belles éclaircies cependant. Tu as cinq ans déjà. Et sept années d'enfance joyeuse devant toi. C'est pourquoi cette photo datée du 5 avril 1939, juste avant la guerre, me bouleverse autant. Elle a été prise à Varsovie. Vous faites vos adieux à des proches qui partent pour les États-Unis. Les adultes sont installés sur un canapé, dans une pièce un peu sombre tapissée d'un papier fleuri. Ton frère Aluś est assis par terre, et toi, à gauche, tu es accoudé à une table recouverte d'une nappe. Tu as le regard vif et tu portes une montre au poignet gauche. J'ai lu dans un entrefilet de la *Petite Revue*¹ du 27 janvier 1939 que tu avais répondu correctement aux questions du XIII^e Tournoi récréatif organisé par la publication. Tout le monde est serein, souriant. Cette photo, pourtant, même si elle est joyeuse, m'emplit de tristesse et d'angoisse, car j'en sais davantage que vous, même si c'est vous, pas moi, qui étiez là-bas.

Oui, tous ces clichés ont traversé la guerre sans être touchés matériellement par l'Extermination, sans être écornés ; les tirages étaient effectués par des professionnels, le thiosulfate de sodium très bien rincé. Pendant la guerre, on n'en avait ni le temps ni la place, voilà pourquoi des taches brunâtres sont

1. *Mały Przegląd*, revue pour les enfants créée par Janusz Korczak en 1926.



J.M.

Warszawa

5.VI.1939.

Varsovie. 5.VI.1939.



visibles sur la plupart des photos du temps de la Shoah, des piqûres de rouille, des traces d'eau et des ombres. Pourtant, sur ces photos-là aussi, intactes en apparence, une ombre apparaît. Même s'il ne s'agit pas d'une ombre physique, au sens littéral, mais de celle des temps qui se profilent, car nous en savons davantage, car nous connaissons l'issue. C'est pourquoi elles sont, elles aussi, condamnées à mort. Au fond, chacune l'est, même la plus joyeuse, car elle parle « d'une mort accomplie dans le futur », pour me référer une fois encore aux paroles de Jacek Leociak. Plus encore lorsqu'elle a été prise juste avant la guerre : l'ombre devient alors deux fois plus sombre, elle s'intensifie. Comme sur ce cliché, si lumineux en apparence, où vous êtes vêtus des mêmes chemises claires (à carreaux pour toi, à rayures pour Aluś), si semblables, vous regardez devant vous, souriants. J'ai du mal à trouver les mots pour décrire vos sourires. Nous sommes en 1937.

Deux ans plus tard, le 27 août 1939, tu viens d'avoir douze ans ; le temps était couvert, il pleuvait. La température oscillait entre treize et vingt degrés. L'après-midi, la météo était plus agréable, le soleil avait même fait son apparition. Le temps frais et la pluie avaient néanmoins dissuadé les estivants, qui commençaient à plier bagage pour rentrer plus tôt que de coutume à Varsovie. Les chariots et les voitures couvertes à ridelles, remplis à ras bords de baquets, de vêtements, de linge, de casseroles, de chaises longues et de réchaud à alcool Prymus, se traînaient lourdement vers la capitale. Le trajet devait bientôt s'améliorer considérablement, car la route Varsovie-Otwock était en construction – sur un tronçon de six kilomètres dans un premier temps, depuis la frontière de la Grande-Varsovie jusqu'à Miedzeszyn. La fin des travaux était prévue pour 1942.

Une grande agitation régnait aussi sur les lignes de la compagnie « Les Autobus cantonaux », qui effectuaient notamment le trajet Varsovie-Świder-Otwock-Śródborów. Pour tenir compte des nombreux retours de vacances, non seulement « les horaires actuels sont maintenus, mais des véhicules supplémentaires sont également mis en circulation tous les jours, le samedi et le jeudi notamment. Les vendredis, samedis et dimanches, des autobus supplémentaires circuleront régulièrement en cas de besoin. »

En réponse à l'appel du président de la ville de Varsovie, la communauté religieuse juive convie tous ceux qui sont rentrés de vacances à participer nombreux à l'opération de creusement de fossés antiaériens. Le 1^{er} septembre, tu devais faire ta rentrée dans ta nouvelle école. Tu avais déjà quitté l'élémentaire de la rue Miodowa (tu te souviens que sur le chemin de l'école, tu lisais ; ton livre préféré était *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur*) et tu avais été le seul Juif à réussir l'examen d'entrée au gymnase d'État et lycée Tadeusz-Gracki, alors même que tu avais la coqueluche. Mais tu n'y penses pas encore. Tu réfléchis plutôt à ton anniversaire. Le dernier que tu passerais en famille, le dernier de ton enfance. Tu ignores encore qu'il faudrait bientôt que tu deviennes un adulte à part entière. Et que tu resterais seul, complètement seul.

Parmi les photos sauvegardées, il y en a d'autres aussi – des photos d'art, décoratives, professionnelles – réalisées dans des

